

10 JANVIER > ROMAN Grande-Bretagne

Un homme se penche sur son passé

Julian Barnes se montre à son sommet avec son nouveau roman, *Une fille, qui danse*, couronné par le Man Booker Prize 2011.



Julian Barnes est certainement le plus complet des écrivains anglais contemporains. L'auteur du *Perroquet de Flaubert* (Stock, 1986) a prouvé tout au long de son œuvre être aussi à l'aise avec l'essai, la nouvelle ou le roman. Comme en atteste notamment *Rien à*

craindre (Mercure de France, 2004, repris chez Folio), *Pulsations* (Mercure de France, 2011, repris chez Folio) ou *Arthur & George* (Mercure de France, 2007, repris chez Folio).

Couronné par le Man Booker Prize en 2011, *The Sense of an Ending* débarque en France en janvier, rebaptisé *Une fille, qui danse*. Un beau titre choisi par Barnes lui-même, virgule incluse. Il s'agit là d'un époustouflant tour de force qui ne cesse d'un bout à l'autre de dérouter. Le narrateur se souvient. Et revient à ses années de lycée, qui ne l'ont guère intéressé. Tout a commencé dans les *sixties*. Anthony Webster fréquentait un établissement dans le centre de Londres. Avec ses amis Colin et Alex, ils portaient leur montre sur la face interne du poignet en manière de symbole de leur amitié. La petite bande se composait de jeunes gens foncièrement « *déconneurs* », sauf lorsqu'ils étaient sérieux !

Le trio avait fait une place à un quatrième larçon : Adrian Finn, « *grand garçon réservé qui garda tout d'abord les yeux baissés, et ses pensées pour lui-même* ». Adrian s'avéra d'emblée « *foncièrement sérieux, sauf quand il blaguait* » ! Tous, en revanche, partageaient le fait d'être « *affamés de livres et de sexe, méritocrates et anarchistes* ». Adrian allait obtenir une bourse pour Cambridge, Colin intégrer la Sussex University, Alex la firme paternelle et Tony partir étudier l'histoire à Bristol. Où il allait faire la connaissance de Veronica Mary Elizabeth Ford. Sa petite amie de moins d'un mètre

Barnes prouve ici qu'il n'a pas son pareil pour manier la mélancolie et l'ironie.



soixante, aux mollets « *galbés et musculeux* », dont les parents habitaient un pavillon de brique rouge dans le Kent...

Julian Barnes détaille ce que son narrateur est devenu au fil du temps. Le mari de Margaret qui aimait planifier les choses, puis le père de Susie. Tony a fini par divorcer, se transformer en un célibataire légèrement solitaire. Un grand-père et un retraité gérant la bibliothèque de l'hôpital local. Un homme qui prétend :

« *La vie n'est pas qu'addition et soustraction. Il y a aussi l'accumulation, la multiplication, de la perte, de l'échec.* » Un homme avançant encore : « *Parfois je pense que le but de la vie est de nous réconcilier avec sa perte finale en nous décevant, en*

prouvant, si longtemps que cela prenne, qu'elle n'est pas tout ce qu'elle est réputée être. »

Barnes prouve ici comme jamais qu'il n'a pas son pareil pour manier la mélancolie et l'ironie. Prendre le lecteur par surprise, le ferrer. Le plonger dans une histoire retorse sur le passé qui vous rattrape, et le laisser à la dernière page aussi ébloui que pantois. *Une fille, qui danse* s'impose comme une grande réussite, un dense et bref classique moderne que l'on n'est pas près d'oublier.

ALEXANDRE FILLON

Julian Barnes
Une fille, qui danse
MERCURE
DE FRANCE

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JEAN-PIERRE Aoustin
TIRAGE : 10 000 EX.
PRIX : 19 EUROS ; 220 P.
ISBN : 978-2-7152-3249-5
SORTIE : 10 JANVIER



16 JANVIER > RÉCIT Etats-Unis

En pure perte

Fausse suite à *L'année de la pensée magique*, *Le bleu de la nuit*, libre variation autour de la mort de sa fille, confirme Joan Didion comme la reine mère inconsolable des lettres américaines.



« Tu as tes merveilleux souvenirs », dirent les gens par la suite, comme si les souvenirs étaient un réconfort. Les souvenirs ne sont rien de tel. Les souvenirs portent par définition sur des temps passés, des choses enfuies. Les souvenirs, ce sont les uniformes de Westlake dans la penderie, les photos craquelées aux couleurs délavées, les invitations aux mariages de gens qui ne sont plus mariés, les faire-part de décès de gens dont on ne se rappelle plus le visage. Les souvenirs, c'est ce qu'on ne veut plus se rappeler. »

Ses souvenirs, peut-être Joan Didion s'en passerait-elle bien. Comme de devoir être désormais considérée, de part et d'autre de l'Atlantique, comme la grande prêtresse du deuil dans la littérature contemporaine. D'ailleurs, rien ne serait plus inexact (et aussi inélégant) que d'envisager *Le bleu de la nuit*, son nouveau livre, libre variation autour de la mort à l'âge de 39 ans, en août 2005, de sa fille Quintana Roo, dix-huit mois après celle de son mari, John Gregory Dunne, comme une simple suite tragique à *L'année de la pensée magique* (Grasset, 2007). Bien sûr, il y a



de cela ; mais autant *L'année* était une implacable œuvre au noir, presque inquiétante de sécheresse, autant ce *Bleu de la nuit* déploie un registre plus éclaté, conforme à la discontinuité du souvenir, peut-être plus conforme aussi à ce qui faisait l'originalité fascinante des grands livres de Joan Didion durant les années 1970. Notons d'ailleurs que Robert Laffont réédite, dans sa collection « Pavillon poche », *Démocratie*, assurément le plus ambitieux de ses romans, épuisé depuis trop longtemps. A une puissante réflexion sur les aléas de la maternité, ceux plus terribles encore de l'éducation, les questions que peuvent

se poser les enfants adoptés, Didion superpose une symphonie sourdement lyrique pour les visages enfuis, les maisons abandonnées, les sentiments que l'on ne ressent plus qu'en pure perte. Admirables pages sur l'éden perdu californien, New York vu comme un fascinant pandémonium, le souvenir de Natasha Richardson, celui de ces temps où l'horizon et l'avenir pouvaient encore se conjuguer... N'épargnant rien à son lecteur, l'auteure applique d'abord à elle-même son exigence de vérité : le récit des servitudes de sa vieillesse ne trouve écho que dans celui du chagrin de sa fille, face à la dépression, sans autre palliatif que l'alcoolisme.

La presse américaine qui a fait un triomphe à ce *Bleu de la nuit* (salué aussi en des pages ferventes par des auteurs comme Rachel Cusk ou John Banville) ne s'y est pas trompée. Joan Didion reste par son intelligence, son sens du récit, la « nervosité » de son style, la reine-mère des lettres américaines. Simplement, elle nous apprend que, contre la tragédie, il n'y a pas de remède. Pas même le (plus grand) art. Surtout pas l'art.

OLIVIER MONY

Joan Didion

Le bleu de la nuit

GRASSET

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PIERRE DEMARTY
TIRAGE PROVISOIRE : 8 000 EX.
PRIX PROVISOIRE :
19,20 EUROS / 240 P.
ISBN : 978-2-246-78973-4
SORTIE : 16 JANVIER



9 782246 789734

3 JANVIER > ROMAN Allemagne

Franz et Dora

La splendeur de la vie, le roman de Michael Kumpfmüller, met en scène un Franz Kafka au seuil de son existence. Lorsqu'il rencontre Dora Diamant et en tombe amoureux.



Le « docteur », le héros de *La splendeur de la vie*, est un écrivain quadragénaire en mauvaise santé qui ne cesse de maigrir. Ce dernier n'est plus employé à la compagnie, mais pensionné depuis un an. Voici un homme qui a beaucoup gardé le lit, a fréquenté le sanatorium à cause de sa tuberculose. Un homme qui a lutté contre des maux de tête et contre les fantômes qui l'assaillent. Et peut affirmer qu'il a passé la moitié de son existence à attendre.

A l'été 1923, le docteur se rend au bord de la Baltique. A Müritz, auprès de sa sœur et de ses nièces, afin de profiter du bon air et tenter de se remplumer. Il prend plaisir aux piailllements des enfants, aux baignades, se sent vite presque « au seuil du bonheur ». L'œil alerte, il remarque d'abord une grande brune qui ne sourit pas. Elle se nomme Tile, est âgée de 17 ans, vient de Berlin où elle travaille dans une librairie, et connaît donc les livres du doc-



teur. Tile lui explique qu'elle veut devenir danseuse. Pour la saison, elle est monitrice dans une colonie de vacances du Foyer populaire juif de Berlin. Ce n'est pas d'elle dont celui en qui on aura reconnu le grand Franz Kafka va tomber amoureux. Mais de Dora, la cuisinière de la colonie. Leur rencontre tient du miracle. Il s'agit là d'une jeune femme de quinze ans sa cadette qui vient de l'Est – d'ailleurs, « tout chez elle vient de loin », comme il le dira plus tard. Elle n'est pas vraiment engagée, bien qu'elle fréquente un peu Hans, le fils d'un architecte avec lequel elle est allée deux ou trois fois au cinéma. Le

docteur se met à la questionner, à l'écouter. Commence à se promener avec elle, quel que soit le temps, sur la plage, la jetée ou dans la forêt. Lui qui n'écrit que la nuit ne l'a pas fait depuis des semaines, même pas de lettres à son ami Max.

Avec Dora, il se voit déjà habiter à Berlin. Quand ils doivent se séparer, le convalescent adresse à Dora presque chaque jour une missive, l'interrogeant sur « ce qu'elle porte, quelle robe, quel chemisier, comment a été sa nuit, comme est arrangée la chambre où elle dort ». Installés ensemble, « plus ou moins en couple », dans une petite chambre, il aime regarder « l'inflexion de son cou, le balancement de ses hanches quand elle traverse la pièce ». Né en 1961 à Munich, Michael Kumpfmüller, dont Denoël avait déjà publié en 2003 *Fugue en lit mineur*, parle merveilleusement du désir, de la pudeur et du doute. Sa relecture du dernier amour d'un Kafka au soir de sa vie donne un roman poignant et lumineux.

AL. F.

Michael Kumpfmüller

La splendeur de la vie

ALBIN MICHEL

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR BERNARD KREISS
TIRAGE : 12 000 EX.
PRIX : 19 EUROS / 304 P.
ISBN : 978-2-226-24519-9
SORTIE : 3 JANVIER



9 782226 245199

3 JANVIER > ROMAN Haïti

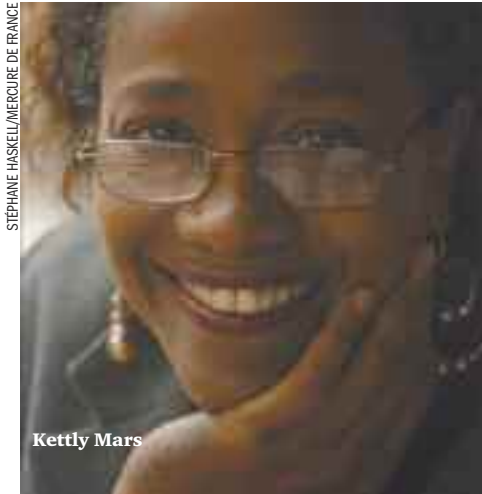
Sous les tentes

Dans l'Haïti de l'après-séisme, **Kettly Mars** décrit l'errance d'un quinquagénaire torturé par des désirs criminels.



Saisons sauvages (disponible en Folio) paru en France en janvier 2010, quelques jours à peine après le tremblement de terre dévastateur, se situait à Haïti dans les années 1960 entre dictature et cyclone. Dedicacé « aux survivants du séisme du 12 janvier 2010 », *Aux frontières de la soif* nous embarque cette fois encore dans ce pays où la nature et la politique entrent en collision pour le pire, dans les marges de survie de l'île meurtrie, un an après l'apocalypse, entre les deux tours de l'élection présidentielle.

A Pétiion-Ville, dans la périphérie de Port-au-Prince, Fito Belmar, 55 ans, vit comme membre de la classe moyenne aisée. Architecte et écrivain à succès mais qui n'a rien écrit depuis cinq ans, il est deux fois divorcé, père d'une adolescente et poursuit une liaison avec Gaëlle, « la femme de sa vie du moment », qui le presse de s'engager. Le bar du rentier Franck l'accueille, lui et ses amis, pour des soirées de solitude alcoolisée où le quinquagénaire essaie d'oublier ce qui le tient : ses visites du vendredi soir au camp de réfugiés de Canaan, où il achète des petites filles. Depuis plusieurs semaines, guidé par



« l'oncle », il pénètre dans ce « bidonville officiel en devenir » où s'entassent des dizaines de milliers de déplacés. Le campement provisoire, improvisé dans l'urgence, est devenu ville où tout a un prix. Ainsi Ketia, Fabiola, Rosemé, Esther, Medjine, Mirlène... des enfants de 12 ans, ont-elles été contraintes de le suivre sous une tente pour une heure de sexe payée à l'avance et en dollars américains. C'est cet homme las de tout, vide d'émotions, torturé par un désir impossible à contenir autant que hanté par la honte, qui accueille Tatsumi, une Japonaise célibataire dont l'écrivain a fait la connaissance par e-mail. En

reportage à Haïti pour quelques jours, l'étrangère lui inspire des sentiments mêlés : elle l'agace avec ses réflexions sur le climat, son envie de se montrer conciliante et compatissante... Et, s'il la juge séduisante, il ne parvient pas à la désirer...

Kettly Mars aime son pays martyrisé. D'un amour douloureux et amer. Les accents de tendresse, quand elle égrène le nom des lieux que Fito et Tatsumi traversent sur le chemin de la mer, vers la Grande-Anse et l'espace abrité d'une maison sur la plage où ils séjourneront pour une parenthèse de rédemption, peinent à adoucir la violence du constat. A travers la voix des petites filles violentées, une colère sourde imprègne le roman. Catastrophe sanitaire, eau plus rare et chère que la marijuana, promesses déçues des politiques, impuissance des humanitaires, intérêt malsain des journalistes... la romancière peint la désolation devenue l'ordinaire et côtoyant des îlots de verts paradis perdus. « Comment une même terre pouvait-elle engendrer tant de frontières ? » Et comment remonte-t-on les marches de l'enfer ?

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Kettly Mars

Aux frontières de la soif

MERCURE DE FRANCE

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 16,50 EUROS ; 176 P.

ISBN : 978-2-7152-3365-2

SORTIE : 3 JANVIER



9 JANVIER > RÉCIT France

Le bal du débutant

Trente ans après *Femmes*, **Philippe Sollers** revient « sur le motif ».



Chez Sollers, tout est pensé. Chaque livre répond aux précédents, et des correspondances s'établissent à l'intérieur même de l'œuvre, à laquelle elles donnent sa cohérence. C'est ainsi que, trente ans après *Femmes*, l'un de ses ouvrages les plus célèbres et aussi son premier chez Gallimard – c'était tout sauf un hasard –, l'écrivain revient « sur le motif », comme on dit d'un peintre, avec ces *Portraits de femmes*. Un livre inclassable, forcément. Séduisant, limpide, bien dans la « nouvelle manière » de Sollers, intimiste, sans que soit jamais exclue une part de jeu.

Le lecteur est convié au défilé des femmes de la vie de l'auteur, depuis sa mère Marcelle, une femme d'esprit, lectrice de Proust, vénérée. L'entourèrent aussi ses sœurs aînées et ses tantes : Laure, la « deuxième mère » mélancolique, amatrice de Dostoïevski et trop tôt disparue ; et Maxie, la vieille fille pianiste un peu bizarre. Sans oublier Eugenia, la bonne basque espagnole anarchiste, qui a dépucelé le jeune Phi-

lippe. A ce premier amour sexuel, Joyaux, devenu écrivain et Sollers, dédiera son premier roman publié, *Une curieuse solitude*, en 1958. Acte fondateur et propitiatoire : sa vie et son œuvre seront placées sous le signe féminin. Catholique bordelais, notre homme doit vouer un culte particulier aux saintes et à la Vierge Marie.

Il écrit joliment sur ses femmes majeures, ses reines. Dominique Aury, rencontrée lorsqu'il avait 22 ans et elle 35, et accompagnée jusqu'à sa mort, l'année dernière. Une longue passion de « Jim », qui lui a dédié *Drame* (en 1965) et, en 2004, son *Dictionnaire amoureux de Venise*, leur port d'attache. Leur correspondance, nous apprend-il, sera un jour publiée.

Et Julia Kristeva, bien sûr, son point d'ancrage. La géniale Bulgare épousée discrètement, lui 30 ans, elle 25, la mère de son fils, David, qu'il évoque de façon tendre, émouvante, profondément paternelle. David est le « Jeff » du *Secret*, tandis que sa mère s'est vu dédier *Nombres* en 1968.

Les livres, les écrivains qu'il admire le plus (Molière, Casanova, La Fontaine, Baudelaire, Joyce, Céline, Proust, Sade, Laclos, Voltaire... passent ici, au détour d'une page), sont l'essentiel pour

Sollers. Avec les femmes. Les importantes donc, les simples relations – un sacré portrait de l'inférieure Duras ! –, et puis celles qu'il appelle « les collectionneuses ». Ces « amours nécessaires » dont parlait Sartre, et qui composent sa « double vie ». « Je n'ai jamais compris ce que signifiait la fidélité sexuelle », confie Sollers, qui revient sur certaines de ces liaisons, jamais dangereuses, parfois tumultueuses, avec humour.

Écrit sur le mode de la conversation de bon ton, à la manière de son cher XVIII^e siècle, *Portraits de femmes* constitue une pièce capitale du puzzle sollersien, en contrepoint à *Fugues*, recueil d'articles et d'essais paru il y a quelques semaines, dans la lignée de *La guerre du goût*. C'est un livre touchant, à la fois tonique et nostalgique, où un écrivain en pleine possession de son talent revient sur son passé, à travers les femmes qui l'ont marqué – même Cléopâtre vue par Shakespeare, conviée elle aussi à cette espèce de grand bal du débutant.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Philippe Sollers

Portraits de femmes

FLAMMARION

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 160 P.

ISBN : 978-2-08-125493-0

SORTIE : 9 JANVIER



2 JANVIER > ROMAN France

Les Parisiens

A Paris, un ballet de personnages saisis à un tournant de leur vie. Virage littéraire pour le romancier **Pascal Morin**.



Avec un titre clin d'œil, digne d'un sujet psycho de magazine féminin, Pascal Morin revient après trois ans pour un cinquième roman plein d'une légèreté à laquelle l'auteur ne nous avait pas habitués. Après une tétralogie autour des quatre éléments – *L'eau du bain*

(2004), *Les amants américains* (2005), *Bon vent* (2006), *Biographie de Pavel Munch* (2009) – qui embrassait des sujets sombres, le romancier semble avoir entamé un nouveau cycle en imaginant une chorégraphie sentimentale pour une Parisienne de 50 ans, professeure de français en banlieue. La bien-nommée Catherine Tournant aborde en effet un moment charnière de sa vie. Divorcée, elle enseigne depuis dix-sept ans au lycée Saint-John-Perse d'Aulnay-sous-Bois et vit seule dans un appartement près de la gare de l'Est, sa fille unique poursuivant des études brillantes aux États-Unis. La coïncidence et l'enchaînement d'une série de rencontres vont venir bousculer cette femme au quotidien réglé et aux désirs anesthésiés. Dans l'ordre d'entrée dans la danse : une lycéenne d'origine

polonaise dont la mère vient de mourir, un artisan plombier sénégalais et son père, prof d'histoire, un styliste en vue, une nièce psychothérapeute... Des *Parisiens* aux identités composites dont les trajectoires a priori parallèles vont se croiser. Pascal Morin ne craint pas de manipuler les rebondissements issus du hasard, de jouer avec les archétypes, y compris ceux du récit. Mais, si les situations n'ont rien d'aussi explicitement tragiques que dans les romans précédents (même la scène d'enterrement qui ouvre le roman est traitée sur un mode décalé et burlesque), d'« autres questions capitales » traversent les vies des personnages : préjugés de tout poil, sentiment d'imposture, rejet, ruptures, besoin d'amour... sont autant de thèmes traités en situation. *Comment peut-on être Parisien ?* (mais aussi noir, juif, gey ou provincial...) pourrait aussi s'appeler ce conte optimiste aux voies de résolution ouvertes et lumineuses. **V. R.**

Pascal Morin

Comment trouver l'amour à cinquante ans quand on est Parisienne (et autres questions capitales)

LE ROUERGUE

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-8126-0469-0

SORTIE : 2 JANVIER



3 JANVIER > ROMAN France

Encore des mots, toujours des maux

Un garçon souffre de trop bien entendre et de ne rien comprendre à sa vie.



Marie Nimier est de ces écrivains qui valent que l'on s'y arrête. Et son petit dernier, *Je suis un homme*, 25^e titre depuis *Sirène* (Gallimard, 1985) d'une œuvre où romans, récits, théâtre, livres pour enfants ou albums se font la courte échelle, fasciné par sa

fausse simplicité.

Ce serait l'histoire, de nos jours, d'un certain Alexis Leriche. Son père, boucher, ne tarda pas à quitter le domicile familial. Sa mère fit mieux, elle quitta la vie. Alexis a aussi un jeune frère avec qui il ne s'entend pas très bien, une encourageante bonne mine, son petit caractère et rien de très remarquable si ce n'est d'être affligé d'un fort pénalisant symptôme d'hyperacousie (une hypersensibilité de l'ouïe). Bref, Alexis est plutôt à ranger dans la catégorie des mal-partis destinés à n'arriver nulle part. Seulement, il y aura dans sa vie comme un brouillon trop raturé, une voyante bienveillante, Delphine, une camarade de lycée qui a des jupes trop courtes et de la suite dans les idées, sa copine

Zoé, un réseau dense d'occasions et de consolations. Il y aura aussi la colère d'un garçon qui ne sait ni aimer ni s'aimer et le sexe qui lui est une violence en même temps qu'un pis-aller. Bref, si Alexis n'entend que trop bien, il ne saurait pourtant comprendre tout à sa propre vie.

Ce *Je suis un homme* où les mots et les maux dansent une folle sarabande n'est pas sans évoquer d'autres livres de Marie Nimier. On y retrouve le ton facétieux et grave qui était déjà celui de *La nouvelle pornographie* (Gallimard, 2000). Curieux d'ailleurs comme la noirceur est le commun dénominateur de ses romans les plus fantaisistes, comme si le décor n'était qu'un contrepoint au propos. Identités, sexuelles et autres, oppression du couple, défaite des pères, solitudes urbaines, rien de très joyeux dans ce conte où l'on peut trouver quelque écho avec le Régis Jauffret de *Clémence Picot* ou de *Microfictions*. La première phrase du livre est « *L'enfance n'existe pas* ». Le reste le démontre. **O. M.**

Marie Nimier

Je suis un homme

GALLIMARD

TIRAGE : NC

PRIX : NC ; 240 P.

ISBN : 978-2-07-013817-3

SORTIE : 3 JANVIER



3 JANVIER >

PREMIER ROMAN France

Le petit David



Comme son auteur, le héros de *Loin du monde* est né en 1976. Non à Cholet, mais à Maulévrier. Un « *petit bled paumé* » de l'ouest de la France avec « *quatre saisons, une zone industrielle et deux terrains de foot* ». Deux

écoles aussi, une catholique et une laïque. Le petit David Serre a 10 ans, il est en classe de CM2. Papa porte une moustache, fume des « *Gauldo* » et se déplace sur son vélo vert. Il est mécano chez Plastil, usine où il répare des machines à fabriquer des lames de plastique. Maman, elle, se déplace en R12 bleue et fait ses 8 heures chez un monsieur qui est à la fois imprimeur, éditeur et écrivain.

Dans la famille, il y a aussi grand-père, qui a terminé chef d'équipe chez Michelin, et une arrière-grand-mère, qui « *crachait le venin, maudissait son foutu bon à rien de prochain* », que David doit visiter le jeudi. Les Serre habitent une maison HLM dans un lotissement



DR/ALU DIABLE VAUVERT

Sébastien Ayreault

dans le bas du village. Leurs vacances, ils les passent à Notre-Dame-de-Mont. Où l'on boit de la Ricoré dans des petits verres et où l'on fait la sieste sous les peupliers avant d'aller se baigner. Le quotidien du garçon n'est pas toujours simple. Certes, il lit les albums

de Tintin et regarde *L'agence tous risques* à la télévision. Mais il lui faut composer avec Carrera, le « *balaise* » qui veut devenir boxeur comme Rocky et l'oblige à fumer sa première cigarette. Avec sa cousine Elodie qui lui demande de baisser sa braguette. Avec Yann à qui il colle « *une tarte* » à la récré de 10 heures. Sans compter que le malheureux David se trouve affublé de « *deux jazz apples en lieu et place des couilles* ». Heureusement que maman accepte qu'il se fasse percer l'oreille gauche dans la galerie marchande du Rallye...

Sébastien Ayreault vit à Atlanta depuis cinq ans. Il a également écrit un feuilleton et des chansons. Publié au Diable vauvert, son coup d'essai oscille sans cesse entre l'humour et le drame, petit ou grand. Portrait senti d'une époque et d'un milieu, *Loin du monde* frappe par son ton et par son regard.

AL. F.

Sébastien Ayreault

Loin du monde

AU DIABLE VAUVERT

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 160 PAGES

ISBN : 978-2-84626-490-7

SORTIE : 3 JANVIER



7 JANVIER > ROMAN France

La femme de passage

Philippe Besson, très inspiré, réinvente le triangle amoureux.



Louise, femme et écrivain dans sa maturité, décide de profiter, à l'invitation de son amie Anna, de la maison que celle-ci possède à Livourne, en Toscane maritime. Elle s'y installe donc en septembre, pour jouir d'un automne italien lumineux, et

travailler à son prochain roman. A Paris, elle a laissé son mari, François, qu'elle aime, mais avec qui les liens ont tendance à se distendre. Le couple n'a pas d'enfants, Louise n'a pas voulu. Et puis il y a cette écriture, qui lui prend le plus clair de son temps.

Anna a tout prévu. La maison est simple, claire, accueillante, la mer toute proche. Elle a même engagé une gouvernante, Graziella. Une femme discrète mais chaleureuse et efficace, habituée à s'occuper d'une famille. Elle a deux enfants, Luca, 21 ans, futur officier de marine militaire, et une fille de 16 ans.

Un jour, par hasard, Louise fait la connaissance de Luca, dans son bel uniforme blanc de cadet. Coup de foudre réciproque. Ils font l'amour une première fois, scellant une liaison clandestine et passionnée. Luca a la brutalité de la jeunesse, sa muflerie aussi, mais il est beau, irrésistible, vivant. Il l'emmène pour une escapade dans le

STÉPHANE GIZARD/JULLIARD



Philippe Besson

Chianti, dans une décapotable empruntée à l'un de ses amis. Du coup, Louise se met à écrire leur histoire, de façon prémonitoire : elle essaie d'imaginer comment tout cela va évoluer.

Mais le destin frappe : François, qui a eu un grave accident de voiture qu'on pressent volontaire, est dans le coma. Il en réchappera, mais risque de rester infirme, donc dépendant de Louise. Dans sa chambre d'hôpital, où elle l'a rejoint, le couple a une longue explication. Chacun avoue ses secrets : l'accident était de la part de François un acte d'amour et un appel au secours ; Louise, quant à elle, confesse sa rencon-

tre avec Luca, son amour pour lui. Elle termine sur un « *J'ai envie d'essayer* », égoïste et immoral. Lui, sur un magnanime « *Je t'attendrai* ». Une espèce de pacte intime.

De retour à Livourne, Louise retrouve Luca, mais Graziella les surprend au lit. Luca, de peur d'affronter le scandale, disparaît, sans un mot, et l'écrivain a de plus en plus de mal à faire avancer son roman. L'histoire basculera-t-elle dans le drame – au risque du mélodrame –, ou bien s'achèvera-t-elle en *happy end* ?

Il faudra attendre, pour le savoir, les dernières lignes, toutes simples, de ce beau roman, construit comme une tragédie en trois actes et dont l'auteur lui-même souligne la parenté avec *Les choses de la vie*, le roman de Paul Guimard porté à l'écran par Claude Sautet. Il y réinvente à sa façon le triangle amoureux – mari, femme, amant – en jouant sur les différences (de pays, d'âge, de milieu). *De là, on voit la mer* peut se lire comme une apologie de la sincérité – la scène des aveux de François et de Louise est un des sommets du livre –, un hymne à la vie, une invite à « *sui-ivre sa pente, pourvu que ce soit en montant* », comme disait Gide. J.-C. P.

Philippe Besson

De là,
on voit la mer

JULLIARD

TIRAGE : 22 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 210 P.

ISBN : 978-2-260-02070-7

SORTIE : 7 JANVIER



9 782260 020707

3 JANVIER > ROMAN Suisse

War Games

Le dernier roman de Laurent Schweizer raconte l'histoire d'un jeu vidéo prenant corps dans le réel et dont les protagonistes sont des jeunes ultraviolents qui tuent, pour de vrai.



Les réseaux sociaux s'étendent à la surface du globe, la Toile s'insinue dans nos faits et gestes les plus quotidiens. De la commande de pizzas à la géolocalisation d'une adresse en passant par la rencontre intime, de quoi le virtuel ne s'est-il pas emparé ?

Si la question du virtuel reste brûlante, ce n'est pas en tant que virtuelle justement, mais en tant que réalité concrète. L'époque assiste à l'abolition de la frontière entre la 3D et le réel, l'image de synthèse n'est pas l'icône, elle n'entend pas rester sur le plan du symbolique. Avec les drones, ces missiles téléguidés, la vraie guerre copie les jeux vidéo. Basé à Dubaï où il est employé par la CIA, le héros de *Solarsystem*, le dernier roman du Suisse Laurent Schweizer, est un de ces petits génies de l'informatique dont le travail consiste à améliorer l'efficacité des drones. Fonctionnaire de la mort « ciblée », c'est un job qu'il exécute



Laurent Schweizer

HERMANCE TIAVSEUIL

sans barguigner. Un jour un ami, David, le contacte qu'il l'aide à résoudre une affaire impliquant les participants d'un jeu vidéo qui semblerait prendre corps dans la réalité. Ces jeunes ultraviolents qui se nomment les « Warriors » tuent pour de vrai. La catharsis du jeu a laissé place au mimétisme meurtrier. Voilà notre *geek* chargé d'infiltrer le système de ce « *war game* » qui tourne au carnage. La résolution du problème est technique, mais l'énigme réelle demeure humaine. Plus le narrateur s'enfonce dans l'enquête, plus l'environnement devient oppressant. Dans cette société narcissique, seul compte le spectacle ; il n'est pas tout à fait inno-

cent qu'un ex-comédien soit au cœur de cette machination dantesque.

Dès son premier livre, *Naso lituratus* (Actes Sud, 2001), Laurent Schweizer prouve que l'atmosphère est partie prenante de l'intrigue ; il ourdit ses histoires en prenant soin de les envelopper d'une brume inquiétante, un univers proche du cinéma de David Lynch ou des romans façon SF « post-exotique » d'Antoine Volodine : « *Dans une lumière d'éclipse anxieuse apparaissent des guerriers adolescents dessinés en 3D. Beaucoup d'entre eux arborent, sur la tête, les membres ou leurs vêtements, des swastikas, des runes ou des symboles ésotériques. Corps musclés sales, sales, brûlés, blessés, visages barbares, cheveux longs, crânes rasés. La sonorisation intègre des morceaux de death metal comme Bodies utilisés par l'armée US pour sidérer les civils irakiens à grande échelle [...]* ». Ainsi l'écrivain se fait également peintre à la manière d'un Jérôme Bosch pour illustrer cette fable sur la fin de l'image symbolique et l'avènement de la littéralité des signes. SEAN J. ROSE

Laurent Schweizer

Solarsystem

SEUIL

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-02-107301-0

SORTIE : 3 JANVIER



9 782021 073010

3 JANVIER > ROMAN & POÉSIE France

Japoneries d'automne

Un beau roman nippon hors du temps, et les haïkus qui l'accompagnent.



Hubert Haddad nous livre les fruits de son immersion totale dans un Japon hors du temps, empreint de sa culture traditionnelle, mais aussi contemporain. Un roman subtil et mélancolique, *Le peintre d'éventail*, et pour l'accompagner un recueil de haïkus à la manière des maîtres nippons. Certains ornent les éventails, alors que d'autres constituent des poèmes autonomes, véritables exercices de style qui invitent à la méditation. « *Devant une tombe/déchiffrant des inscriptions/un moine souriant.* »

Le peintre d'éventail, ce pourrait être Matabei, un homme qui a fui Tokyo à la suite d'un accident – il a causé la mort d'une jeune fille avec sa voiture –, pour se réfugier sur l'île de Honshu, dans la pension comme à l'écart du monde – douce illusion – tenue par Dame Hison, une courtisane « réformée ». Laquelle lui voue une passion jalouse, et acceptera, lorsqu'il n'aura plus d'argent pour payer son séjour à vie, de l'héberger moyennant quelques travaux de jardinage. Ce faisant, il fait la connaissance du vieux maître Osaki, un virtuose en matière d'éventails qui lui enseigne son art. A sa mort, Matabei

hérite de l'atelier, des éventails achevés et inachevés, qu'il termine avant de créer les siens propres. Cet art attire ensuite à lui le jeune Xu Hi-han, embauché comme gâte-sauce par Dame Hison, mais qui montre bien vite de belles dispositions. En dépit de sa pauvreté et de ses origines, il obtiendra une bourse et deviendra même un jour maître de conférences à l'université de Tokyo. C'est lui qui reviendra à Atôra, bien après que l'auberge eut été détruite par le tremblement de terre de Kobe et ses habitants tués, recueillir les dernières confidences de Matabei, lequel l'avait à son tour choisi comme disciple. Oubliée, leur rivalité pour l'amour de la belle étudiante Enjo, qui avait provoqué l'ire de Xu et son départ pour Tokyo. Le « *jeune macaque* » d'autrefois hérite à son tour des fameux éventails.

Ecrit tout en délicatesse, *Le peintre d'éventail* est un livre à part, nostalgique et grave, mais aussi aérien, baigné de spiritualité. Une « *japonerie d'automne* » qui aurait enchanté Loti, grand amoureux du pays du Soleil-Levant, où il a vécu. J.-C. P.

Hubert Haddad

Le peintre d'éventail

ZULMA

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-84304-597-4



Les haïkus du peintre d'éventail

ZULMA

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 130 P.

ISBN : 978-2-84304-596-7

SORTIE : 3 JANVIER



3 JANVIER > ROMAN France

Allumer le feu

Un an après *La traversée de la France à la nage*, Pierre Patrolin s'illustre avec une nouvelle prouesse narrative.



Pierre Patrolin prend apparemment un malin plaisir à relever les défis littéraires les plus fous. L'an passé, il se faisait connaître avec un livre singulier de sept cents pages, *La traversée de la France à la nage* (P.O.L), dont le narrateur se trouvait la plupart du temps dans l'eau.

Patrolin étonne aujourd'hui encore avec un volume plus mince. On y suit les tribulations d'un personnage venant d'emménager à Paris, dans le quartier des Halles, dans un nouvel appartement. Celui-ci entreprend de faire du feu dans l'étroite cheminée du salon située face aux fenêtres. D'abord sans bois, avec un bout de papier et un couvercle de camembert. Il dispose d'un « *petit briquet moulé dans du plastique translucide, à la molette dure* », oublié par les déménageurs, et va bientôt acheter des allumettes.

Le voici qui déballe les cartons, range le linge, remplit l'armoire à pharmacie, file au Bazar de l'Hôtel

de Ville. Les cartons vides, il les découpe en lanières, en minces tronçons faciles à enflammer. Afin de maintenir la flamme – ou de la faire repartir – et de ranimer les braises, il cherche à se procurer du petit bois. Conserve les cagettes de fraises, les coques des noix et des pistaches, les journaux. A la station-service, il achète du bois d'allumage. Dans un chantier, il récupère une planche. Par terre, des brindilles, des « *écorces fendues* », des « *branches au rayon court* », des « *bûchettes à brûler* ». Les baguettes fournies avec le riz chinois ou japonais sont bien utiles, les prospectus publicitaires aussi.

Le héros de Patrolin observe la vie, les hommes et les femmes qu'il croise. Dans un Paris sous la pluie, où la Seine grimpe comme jamais entre ses rives... Volontairement répétitif, *La montée des cendres* constitue une prouesse narrative, qui laissera sans doute froids certains lecteurs mais qui emportera les autres, prêts à s'embraser face à un envoûtant projet. AL. F.

Pierre Patrolin

La montée des cendres

P.O.L

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 196 P.

ISBN : 978-2-8180-1714-2

SORTIE : 3 JANVIER



2 JANVIER > NOUVELLES France

Pauvres types



De Soluto, on ne sait pas grand-chose, si ce n'est que, né en 1961, il vit au Havre, qu'il est peintre, et qu'il a publié, chez Les Rêveurs en 2009, un premier livre, *Vies à la ligne*. Après cette esquisse confidentielle, le voici au

Dilettante avec un recueil de quatre nouvelles originales et décalées, servies par une écriture virtuose. Dans *Glaces sans tain*, Soluto joue l'écrivain voyeur qui regarde ses personnages en même temps qu'il sonde leur psychologie et leur donne la parole, puisque chacun d'entre eux raconte sa propre histoire à la première personne. Ce qui les unit, outre leurs racines normandes, c'est que ce sont des anti-héros, de « *misérables petits tas de secrets* ».

Le premier de ces messieurs est le plus monstrueux. En octobre 1974, il a tué et violé post mortem Claire, une de ses camarades de lycée. Il avait alors 17 ans, ado motard sans histoire pris d'une bouffée délirante lorsque la pauvre fille lui a montré la cicatrice de sa récente trépanation. Interrogé plusieurs fois par une police tenace et efficace, il n'a pas craqué, n'a pas été inquiété. Il a ensuite bien réussi, chirurgien, marié, trois enfants, et n'a jamais éprouvé de remords pour ses crimes, sans récidive. Il ressent quand même le besoin de se confesser par écrit.

Le deuxième, un voyou costaud, sert de gros bras à des dealers. Un peu fêlé, il entend une « *Voix* », qui lui enjoint les pires âneries, comme casser la figure à un malheureux qui a le tort d'être le sosie d'Elvis ! Ce qui lui vaudra un séjour en hôpital psychiatrique.

Le suivant n'a pas eu que du bonheur : son grand-père, un ancien collabo chez qui toute la famille vivait, s'est suicidé. Sa femme et sa fille sont mortes. Il ne lui reste que ses parents, dont il a découvert gamin les turpitudes sexuelles, et on se demande si, fasciné par les armes à feu, il ne va pas les flinguer.

Le dernier, lui, s'appelle Soluto. Il est peintre et joue les Casanova des supermarchés, où il va draguer des femmes ordinaires, pas forcément heureuses en ménage. Ainsi Muriel, « *prof de maths à Francis-Ponge* », qui se laisse séduire, et qu'il finira par éconduire avec mufflerie.

Le recueil lu, on pense à Flaubert – un autre Normand – non point pour le style : on est plus proche, ici, de Frédéric Dard. Mais pour sa déclaration, à propos de *Madame Bovary* : « *J'ai voulu peindre ces moisissures que l'on trouve en bas des murs.* » C'est un peu le projet de Soluto, révéler la médiocrité de la vie ordinaire.

J.-C. P.

Soluto

Glaces sans tain

LE DILETTANTE

TIRAGE : 2 222 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 256 P.

ISBN : 978-2-84263-767-5

SORTIE : 2 JANVIER



9 JANVIER > ESSAI France

Sacrés chameaux !

Jean-Noël Liaut fait l'éloge des garces... et des femmes.



Dans les années 1920, on disait d'un garçon débauché qu'il « garçait ». Le verbe faisait référence aux garces, dans le sens de « femmes de mauvaise vie » selon la définition donnée par les dictionnaires rédigés par des hommes... Ce n'est pas l'acception retenue par Jean-Noël Liaut. Enfin pas vraiment.

Chez lui, la garce s'apparente à un titre de noblesse, une forme d'aristocratie chez la femme de caractère, une incarnation de la liberté.

Car souvent, ces effrontées magnifiques ont eu une enfance difficile, voire perturbée, avant de connaître la célébrité. Méprisées par leur mère comme Elsa Schiaparelli, malmenées par la pauvreté comme Arletty, chassées par les nazis comme les sœurs Gabor, elles ont pour point commun d'avoir fait passer au premier plan leur fantaisie, leurs bons mots et leur méchanceté de façade.

Pour évoquer ces sacrés chameaux, il a retenu une vingtaine de personnalités, de l'Eve biblique – « la première garce de l'Histoire » – à Bette Davis en passant par les salonniers des Lumières. Il a même tenté un classement, mais la plupart résistent à tout enfermement dans une catégorie. Un dénominateur les réunit pourtant : toutes avaient de la classe et de la répartie. Louise de Vilmorin qui se rebaptise « Marilyn Malraux » lorsqu'elle partage la vie d'André, Zsa Zsa Gabor



qui se défend cyniquement de sa misanthropie – « Je n'ai jamais assez détesté un homme pour lui rendre ses diamants » – ou Dorothy Parker avec ses formules à l'emporte-pièce : « Si vous voulez

savoir ce que Dieu pense de l'argent, regardez à qui ressemblent ceux à qui il le donne... »

Peste ou mégère, Jean-Noël Liaut met en évidence chez la garce son appétit de vivre. « Elle n'est intolérante qu'à la frustration. » Elle n'éprouve pas non plus le besoin d'être aimée à tout prix. Si la chose arrive, tant mieux. Sinon, tant pis. Elle se console avec le mot d'esprit lancé comme un combat par Pauline de Metternich sous le Second Empire : « Je ne suis pas jolie, je suis pire ! »

Jean-Noël Liaut a déjà consacré plusieurs livres à des femmes d'exception. Biographe de Karen Blixen, de Madeleine Castaing et de Toto Koopman, le premier mannequin métisse célèbre (*La Javanaise*, Robert Laffont, 2011), il s'est aussi intéressé à l'excentricité dans un brillant essai (*Les anges du bizarre*, Grasset, 2001).

Il était donc tout désigné pour se pencher, rapidement peut-être mais avec une écriture réjouissante, sur ces « garces glamour », « grandes horizontales » et autres « cosmopolissantes ». Et l'on aurait bien tort de voir dans cet *Eloge* des traces d'une quelconque misogynie. C'est au contraire ce qu'il y a derrière cette notion très masculine de garce – du féminin de gars... – qui est mis en évidence avec humour et élégance. Après tout, garce est l'anagramme de grâce... **LAURENT LEMIRE**

Jean-Noël Liaut
Eloge des garces
PAYOT

TIRAGE : 4 000 EX.
PRIX : 13,50 EUROS ; 128 P.
ISBN : 978-2-228-90833-7
SORTIE : 9 JANVIER



3 JANVIER > HISTOIRE Israël

La cité de la mort

L'historien Otto Dov Kulka se souvient de ses 10 ans, à Auschwitz...



On connaissait les travaux scientifiques d'Otto Dov Kulka sur la Shoah et l'antisémitisme. On ne savait pas qu'il en avait été non seulement un témoin – il est né en 1933 –, mais aussi une victime. En effet, à l'âge de 9 ans, il est déporté avec sa famille d'origine tchèque dans le camp de Terezin, puis dans celui d'Auschwitz.

C'est la grande révélation, le choc de ce livre éblouissant et ténébreux à la fois qui embrasse l'histoire, le temps, la mémoire, la foi et exprime l'impossibilité de revenir vers ce qu'il nomme « la métropole de la mort ». A partir d'entretiens, de pages tirées de son journal et de quelques photographies, Kulka raconte sa survie dans ce « camp familial » créé à Auschwitz en 1943, la mort de sa mère ou celle de cette jeune femme de 20 ans qui laisse à son père trois poèmes avant d'entrer dans la chambre à gaz. Et tou-

jours, à chaque ligne, cette « Grande Mort qui gouverne tout ».

Car c'est bien de cela qu'il s'agit. De la mort, présente à tout instant, contrôlée par les nazis. L'historien rend bien compte de cette cité où la peur vous tenaille en permanence et où la vie se mesure en fonction de la distance du crématoire. Tout cela lui est revenu comme une bouffée, lors d'une visite en Pologne en 1978. « Ce n'était plus un paysage d'enfance, c'était un paysage de – je n'ai pas envie de dire le mot – mais c'était un paysage de cimetière. » Mais il n'avait jusqu'alors pas envie d'en parler. Alors pourquoi avoir attendu si longtemps, pourquoi n'avoir jamais voulu voir le Shoah de Claude Lanzmann ? L'historien s'en explique sans détour.

Dire que ce livre est fort serait bien en dessous de la vérité. Kulka dépasse le témoignage pour ne garder que le trauma. Il le fait avec ses références à Kafka, avec la volonté de rester un vivant dans cet univers de mort. Il ne s'agit donc pas d'un énième récit, mais de quelque chose de plus compliqué, une sorte de dialogue entre l'enfant qu'il

n'est plus et l'historien qu'il est devenu. Installé en Israël depuis 1949, professeur émérite à l'université hébraïque de Jérusalem, Otto Dov Kulka retisse les liens entre le savant et sa propre mémoire. Qu'a-t-il tiré de l'occupation de son présent par ce passé qui lui revient et lui échappe constamment ? Un passé comme un ressac qui façonne son existence de survivant, comme si même le passage du temps n'avait aucune importance dans ce perpétuel mouvement. « L'histoire des historiens n'a pas d'odeur », écrivait Georges Hyvernaud dans *La peau et les os* où il rapportait sa détention dans un oflag. Chez Otto Dov Kulka, cette odeur, c'est la mort. C'est cette impossibilité d'entrer dans ce lieu qui constitue ces *Paysages de la métropole de la mort*. **L. L.**

Otto Dov Kulka
Paysages de la métropole de la mort. Réflexions sur la mémoire et l'imaginaire
ALBIN MICHEL

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ISRAËL)
PAR PIERRE-EMMANUEL DAUZAT
TIRAGE : NC
PRIX : 15 EUROS ; 220 P.
ISBN : 978-2-226-24520-5
SORTIE : 3 JANVIER

